

## AVANT-PROPOS

« Nos grands malheurs ont leur source dans l'impossibilité de s'appliquer à prévoir à longue échéance – et d'agir selon les prévisions contre les aises du moment. »

Paul Valéry

Les experts des grandes institutions internationales, en premier lieu le très sérieux Club de Rome, prévoient l'explosion du système financier et économique dans dix ans, entre 2025 et 2030.

Plusieurs d'entre eux annoncent que ce cataclysme sera précédé ou accompagné d'une Troisième Guerre mondiale dont les signes avant-coureurs se manifesteraient déjà, à travers le raidissement des régimes autoritaires, la prolifération des conflits régionaux, les exactions de l'islamisme radical.

Oui, 2025 sera sans nul doute un marqueur historique essentiel dans l'histoire de la civilisation. Toutefois ce n'est pas à une explosion brutale, de type Troisième Guerre mondiale, qu'il faut s'attendre, mais, si aucune réaction ne se dessine d'ici là, à une lente et durable *implosion*, à un effondrement progressif des systèmes, à une rupture des structures, à un affaiblissement des valeurs qui assurent la cohérence de nos sociétés. D'ailleurs, n'est-il pas évident que le processus est déjà en marche ?

Le modèle absolu de l'implosion est celui du réchauffement climatique. Le climat n'« explosera » pas un quelconque jour, ne laissant que des cendres sur son passage. Le climat se dégrade sous la forme d'une série ininterrompue de cataclysmes, de catastrophes, de séismes destructeurs, de tempêtes dévastatrices, de violences naturelles.

Le mot « explosion » parle plus à l'imagination que le terme « implosion » car il rappelle de grands événements où l'on a généralement vu la matrice de progrès majeurs. L'histoire a surtout gardé mémoire des grandes explosions que furent les révolutions qui, en quelques années, bouleversèrent de fond en comble les sociétés. La Révolution française en reste le prototype.

Les grandes explosions révolutionnaires qui ont accéléré et façonné l'évolution historique ne doivent pas occulter cet autre phénomène, de nature inverse, que furent les phases d'implosion. Elles ont vu des civilisations entières s'affaisser sans trouver en elles l'énergie de réagir, de muter. Comment expliquer le sort de l'Empire romain qui, du sommet de sa prodigieuse réussite où se sont conjugués la gloire des armes, la conquête territoriale, la prospérité économique, le rayonnement culturel, a chuté corps et biens dans la plus noire, la plus infâme, la plus inexpiable des décadences ? Plus proche de nous, la deuxième puissance du monde, la terreur de l'Occident, l'URSS, s'est dégonflée comme un vulgaire ballon percé sans qu'aucune résistance intérieure ne vienne à la rescousse de son régime de papier.

Si l'on considère ce qui menace le monde aujourd'hui, c'est donc bel et bien une implosion générale. Implosion de la démocratie dans les pays occidentaux qui ne parviennent plus à accorder souveraineté populaire et représentation nationale, richesse économique et

emploi, tradition et innovation ; implosion de l'Union européenne qui, incapable de fédérer les intérêts divergents et les sensibilités diverses de ses membres, les oblige à s'écarter d'elle ; implosion du libéralisme dans les pays capitalistes minés par la spéculation ; implosion de l'industrie, du commerce, de la finance bouleversés par l'invasion numérique ; implosion des pays émergents en panne de croissance, dévorés par la corruption et la dette, livrés à l'arbitraire et au despotisme ; implosion des valeurs humanistes à bout de souffle ; implosion des religions minées par l'intolérance intégriste et la fumisterie sectaire.

Devant les fractures qui lézardent l'immeuble, il serait irresponsable de ne pas afficher de l'inquiétude. Le pessimisme ne doit pas pour autant tourner au catastrophisme. Au stade où nous en sommes, une seule et unique question prévaut : nos sociétés seront-elles capables de trouver en elles les ressources qui leur permettront de réagir, de rebondir, d'inventer l'avenir, leur avenir, celui de la planète ? de stopper le phénomène d'implosion ?

En un mot, on a l'impression que presque tout est vraiment mal parti, que « tout fout le camp », mais que rien n'est pour autant perdu de façon définitive. L'heure de vérité n'a pas encore sonné. En revanche, elle aura sans doute sonné en 2025.

Il n'y a pas aujourd'hui de réponse à la question de savoir si l'humanité saura ou non faire obstacle à cette crise générale et si son génie réussira, comme ce fut le cas dans le passé, à la surpasser pour, à terme, en extraire la formule d'un mieux-être, d'un mieux-vivre universel. On aurait tendance à penser que le pire est à craindre. Surtout si nous ne prenons pas aujourd'hui conscience des périls qui frappent à notre porte, si nous ne nous préparons pas à faire résolument face à notre destin

et, surtout, si nous cédon à l'idée extravagante que la machine, le robot résoudra tout à notre place!

Les auteurs des ouvrages de prospective donnent volontiers dans la science-fiction et dans la politique-fiction. D'autres s'appuient sur l'exploitation d'algorithmes et de statistiques. L'objectif de ce livre, *Le Monde en 2025*, n'est ni de projeter une image d'un avenir fantasmé ni de livrer le résultat de calculs aléatoires. Sa visée est à la fois plus modeste et plus ambitieuse. Il s'agit de cerner le prévisible et de décrire une image du monde tel qu'on peut raisonnablement l'imaginer dans une dizaine d'années.

L'imprévisible peut bien entendu toujours surgir et remettre en cause n'importe quel scénario. Néanmoins, les faits sont têtus, et si l'on prend en compte les réalités démographiques, les données économiques, les circonstances politiques, les conditions culturelles, si l'on dégage les dynamiques en mouvement pour les prolonger dans le temps, des hypothèses crédibles peuvent être énoncées. En outre, la mise en perspective historique aide également à comprendre comment les différentes sociétés, chacune à sa façon, réagissent habituellement au choc des événements.

Le véritable obstacle auquel se heurte celui qui prétend lire l'avenir est la difficulté d'analyser correctement le présent, de l'analyser tel qu'il est et non comme on voudrait qu'il soit. Sans perception exacte de ce qui est, aucune chance de projeter ce qui sera.

Freud a échafaudé et approfondi le concept de « déni de réalité » pour désigner cette tendance de l'esprit humain à rejeter, à refuser d'admettre une réalité gênante, traumatisante. La Fontaine exprimait la même idée à sa manière: « L'homme est de glace aux vérités/Il est de feu pour les mensonges. »

Marc Ferro a repris ce concept dans son dernier ouvrage *L'Aveuglement*<sup>1</sup>, en montrant comment le déni de réalité a souvent empêché les contemporains d'événements majeurs de voir ce qui était en train de naître et de se développer à leur époque. Comment en effet se faire à l'idée de devoir rectifier son jugement, modifier ses convictions, réaménager ses certitudes et, pire, prendre des décisions qu'on n'a pas envie de prendre, à cause de l'irruption de faits perturbateurs, dérangeants? N'est-il pas plus confortable de les glisser sous le tapis? L'historien fournit de nombreux exemples de grands événements passés que leurs contemporains n'ont pas su ou n'ont pas voulu anticiper... Ainsi, dit-il, nul n'a vu venir la montée du nazisme, Mai 68, la chute du communisme ou l'attentat du 11 Septembre. À l'en croire, on n'a pas vu ces événements arriver, parce qu'on a refusé de les voir venir, parce que l'on est resté résolument aveugle aux nombreux signaux qui les annonçaient. Comment expliquer ce déni répété? Simple effet de confort intellectuel, de paresse idéologique, de gréganisme médiatique. On se persuade, de Conseil des ministres en Conseil des ministres, de plateau de télévision en plateau de télévision, d'un dîner en ville à l'autre, que l'histoire finira bien par passer par le sillon que l'on a déterminé le plus acceptable, comme le plus souhaitable, par se conformer au fameux «sens de l'Histoire», toujours évoqué sans que personne ne l'ait jamais défini, et, par conséquent, on ne tient pas le moindre compte des alertes pourtant évidentes. Les récents événements que furent le Brexit, l'élection de Donald Trump et, à un moindre degré, la sélection de François Fillon aux primaires de la droite et du centre, constituent des exemples éloquentes en matière de myopie collective.

---

1. Tallandier, 2015.

Les politiques vivent en vase clos, les experts et les journalistes aussi. Rien de neuf sous le soleil : la même erreur d'optique s'observe, se répète de génération en génération. Hier, explique Marc Ferro, les Français s'étaient convaincus que les Algériens ne seraient jamais capables de s'organiser, que la colonisation constituait un progrès primordial dans l'épopée de la civilisation, et ils n'ont jamais envisagé l'hypothèse que la guerre d'Algérie se terminerait sur le terrible exode des pieds-noirs.

La leçon de Marc Ferro porte sur le passé. Comment la transférer au temps présent ? Comment ne pas se laisser inconsciemment obnubiler par les préjugés ambiants ? Comment regarder l'avenir en face, le regarder les yeux grands ouverts, et oser se projeter dans les années à venir ?

Une telle démarche suppose de prendre du recul par rapport à l'information et à l'analyse politique traditionnelle. En effet, celle-ci reste pour l'essentiel une analyse d'opinion, fortement influencée par toutes sortes de campagnes de communication.

L'objectif décennal ne semble pas hors de portée. Le cadre général est en place, un grand nombre d'acteurs connus, les grandes lignes de l'histoire posées. Ensuite c'est un problème de méthode, un problème de choix à effectuer à partir de cette question centrale : que refusons-nous de voir, quels dénis, quelles illusions nourrissons-nous collectivement ?

Le déni le plus grave porte sur l'état de santé de la planète, que nous savons chancelant mais que nous refusons à tort de dramatiser par crainte de devoir accepter des sacrifices. Certes, un signe encourageant a été enregistré : les hommes ont enfin compris que la nature est finie et non renouvelable et que les ressources de la planète sont exploitées, gaspillées de façon stupide, honteuse, scandaleuse. Si limitées et fragiles qu'aient été

ses conclusions, la Cop21 aura eu le mérite d'exister. Toutefois, si la question du réchauffement climatique est la clé de tout, elle n'épuise pas la question. On peut même craindre qu'en focalisant l'opinion universelle sur le réchauffement climatique, la Cop21 et le timide Accord de Paris qui en a acté le résultat n'aient décalé au second plan des périls qui menacent tout aussi gravement l'avenir de l'humanité. Il en est ainsi de la surpopulation annoncée : plus de 8 milliards d'êtres humains ! Comment assurer leur subsistance alors que la pénurie d'eau ne va que s'accroître, alors que la surface des terres cultivables ne cesse de diminuer ? Comment les vingt mégapoles de 8 ou 10 millions d'habitants attendues dans l'hémisphère Sud fonctionneront-elles sur des territoires arides et desséchés ? La pauvreté générale, avec son cortège de misère, d'analphabétisme et de maladie, serait-elle devenue la fatalité de ce siècle qui semble avoir perdu tout contrôle de la situation ?

L'opinion publique est invitée à croire que la mondialisation aboutira à une organisation rationnelle et avisée de la planète. Aveuglement absolu. En vérité, les grandes institutions internationales, en premier lieu l'Organisation des Nations unies, paraissent avoir perdu tout pouvoir, toute autorité alors que la mondialisation aurait dû fortifier leur position morale et politique. Et si la mondialisation n'était qu'une illusion ? En effet, hors du système économique et financier, qu'y a-t-il de réellement mondialisé, globalisé, sur Terre ? Il semble que la peur de l'uniformisation ait bien au contraire accusé les divisions, excité les identités, réveillé les communautarismes, embrasé les vieilles querelles. Des pays, comme la Turquie, l'Inde, qui avaient pacifié les relations entre leurs communautés, renouent avec l'intolérance envers les minorités. Des ensembles en construction comme

l'Union européenne se défait maille par maille. Les religions s'arment. Partout poussent des despotes nationalistes prêts à en découdre avec leurs voisins. La globalisation a tourné court et encouragé la résurgence de la guerre dans toutes les régions du monde.

Le progrès et la démocratie sont réputés devoir l'emporter au terme d'un long mais irrésistible processus. Encore une illusion ! La dérive nationaliste n'affecte pas seulement les pays en proie aux conflits ethniques. Elle atteint aussi les démocraties qui regardent d'un œil de plus en plus favorable ces « démocraties » où un pouvoir fort impose sa volonté tout en flattant les foules. Le « populisme » est souvent désigné comme l'agent de cette dérive. Il n'est que le fruit des échecs multiples enregistrés par les gouvernements qui n'ont que trop joué avec le contrat social à la base de toute démocratie. Même l'Europe, qui aime se faire passer pour la mère de toutes les sages, est le théâtre de cette dérive qui risque d'aller à son terme, tant l'entêtement borné de ses dirigeants, l'épuisement idéologique de ses partis contrastent avec la vitalité d'une société qui, n'en pouvant plus d'attendre, finira par miser, si aucune nouvelle offre politique ne survient, sur le plus audacieux – pourquoi pas ? –, sur le plus dangereux.

Les puissances émergentes, étaient supposées entraîner l'économie mondiale jusqu'en 2030, donner un coup de jeunesse à la civilisation entière. Arrêtons de nous mentir. La réalité est là, criante, et elle clame le contraire. La plupart de ces États sont parvenus au terme du parcours du combattant qui mène de la corruption au surendettement, du surendettement à la poigne de fer. Pourquoi a-t-on refusé de voir qu'à l'évidence ces puissances émergentes finiraient par tomber dans la nasse tendue par les fonds spéculatifs qui les ont rackettées et



qui veulent maintenant tirer bénéfice au centuple de leur générosité intéressée? Le pillage de l'Argentine par les fonds «vautours» en annonce bien d'autres.

On ne cesse de célébrer le nouvel ordre économique et financier dominé par la Banque mondiale, le FMI et les banques centrales. Devenons enfin lucides! On a longtemps cru qu'il y avait un pilote dans l'avion. Regardons la réalité. D'un côté l'enfer du sous-développement, de l'autre les paradis fiscaux, le *shadow banking* et les *hedge funds*. D'un côté la moitié de la population mondiale, de l'autre une centaine de crésus qui suceront jusqu'à sa dernière goutte le sang du dernier miséreux. Cela peut-il durer? Non. Le capitalisme n'a de sens que s'il crée de la richesse. Sinon il se consume. De nombreux indices montrent que l'on est à la fin d'un cycle. Taux de crédit négatifs, apparition de monnaies alternatives, naissance d'une société du partage. Et ce n'est que le début d'une mutation qui va miner de l'intérieur un système absurde dont il faut cependant attendre, avant qu'il ne s'asphyxie, une ultime tentative: l'accaparement direct de pays riches en matières premières.

L'humanité ne résoudra ces problèmes dans les dix années qui viennent que si elle s'en occupe elle-même. Il n'y aura jamais d'intelligence supérieure à l'intelligence humaine. Or, d'intenses campagnes de communication tentent d'infantiliser l'homme, de le dessaisir de sa liberté de penser son présent, d'imaginer son avenir. Un attentat aussi grossier, aussi grotesque contre la personne humaine n'a jamais été commis dans l'histoire. Attention! On est en train de nous vendre l'idée que les technologies numériques seront capables de tout résoudre à notre place, que l'intelligence artificielle surpassera mille fois la nôtre... Disons-le haut et fort: l'informatisation n'ouvre pas une nouvelle ère au terme

de laquelle l'homme devrait céder la direction de son destin à la machine. L'informatisation n'est qu'une technologie dont le potentiel n'est pas infini (comme vient de le réaffirmer la communauté scientifique en invalidant la « loi de Moore » qui prévoyait la progression exponentielle du numérique). Non, le digital n'annonce pas l'avènement d'une nouvelle Renaissance! Encore moins d'un « transhumain »... Pourquoi pas du Messie?

Provocation ou incitation? En 2016, les organisateurs du Forum de Davos ont célébré en tant qu'homme de l'avenir un robot de 80 kg répondant au nom de Hubo, construit par un organisme coréen, Advanced Institute of Science and Technology. Hubo sait monter et descendre un escalier, conduire une voiture, porter une valise. Si l'avenir de l'homme se réduit à ces fonctions, il y a de quoi s'interroger...

Ne se trompera-t-on pas en élaborant des hypothèses, en faisant œuvre d'anticipation? Bien entendu, de nombreux événements projetés ici comme probables n'auront pas lieu. Et c'est bien ainsi. Par bonheur, on ne pourra jamais prévoir avec certitude quelle direction empruntera, en fin de compte, la liberté individuelle, encore moins la liberté collective des hommes. Ce d'autant plus que naîtront d'ici à dix ans d'autres facteurs de transformation.

En revanche, il aura fallu ne pas se tromper lorsque l'on aura expliqué, à la lumière de l'Histoire, comment dans des circonstances proches ou similaires les hommes d'autrefois ont agi et quelles leçons ils ont tirées de cette expérience. Car le souvenir de cette expérience reste toujours vivace dans la mémoire des hommes et des nations. Les Français n'ont en ce moment qu'un slogan en bouche, « l'union nationale » : sait-on ce qu'il

est advenu du pays à chaque fois que le pays a sacrifié sa diversité de pensée à l'uniformité idéologique? Les Européens s'étonnent des oppositions qui les déchirent sur toutes sortes de thèmes, comme celui de l'immigration : et s'ils se penchaient sur l'histoire du continent pour mieux comprendre, pour mieux gérer aussi leur fragile communauté en construction? Les Occidentaux se considèrent comme le centre du monde et ne voient dans l'Asie, en dépit de son poids démographique et financier, qu'un ensemble de puissances émergentes : et si la Chine, de tout temps, n'avait jamais cessé de se considérer elle-même comme le centre du monde? La planète entière voit dans l'Afrique le dernier de la classe : or, que serait l'avenir de la planète si le continent noir ne détenait la clé de la nature partout saccagée, notre seul espoir vital?

Changeons de lunettes et nous verrons le monde sous un autre jour...



## PEUT-ON PRÉVOIR L'AVENIR ?

*Les futurologues ont l'ambition de prédire le futur. Ni les oracles médiatiques qui, du haut de leur notoriété, exploitent les angoisses collectives, ni les prévisionnistes institutionnels obnubilés par leurs algorithmes ne font de très bons astrologues. Aruspices du monde moderne, ils ne se montrent guère plus fiables que leurs lointains ancêtres qui prétendaient déchiffrer des signes prémonitoires dans les viscères des volailles sacrifiées avant tout grand événement. Les prospectivistes, dont le travail est axé sur la géopolitique et la macroéconomie, dégagent des tendances lourdes mais restent sur la réserve en matière de prévision. La focale peut être resserrée, c'est ce que veut démontrer ce livre.*

Toujours l'homme a voulu connaître l'avenir. Si loin que l'on remonte dans la nuit des temps, prophètes, astrologues, mages, augures, oracles, aruspices ont multiplié les pratiques divinatoires en prétendant le plus souvent tenir du Ciel leurs intuitions, leurs révélations.

Anticiper l'avenir reste une obsession de nos jours. Obsession si banale, si quotidienne, si intime aussi, que la presse, la radio n'ont pas rompu avec la publication de l'horoscope. Les prédictions astrologiques n'occupent-elles pas une belle place jusque sur les écrans

des stations-service, entre les informations sur la météo du jour et sur le trafic ?

Pourquoi vouloir absolument percer les secrets de l'avenir ? Les généraux romains prétendaient que le présage de leur victoire ou de leur défaite était inscrit dans les viscères d'une victime sacrifiée. L'*Homo politicus* d'aujourd'hui se nourrit de prévisions, de statistiques et de sondages, issus des viscères de l'ordinateur.

Le mot « futurologie » regroupe de façon assez vague les différentes techniques qui se donnent pour objectif de révéler l'avenir. Distinguons trois profils de « futurologues » : les Oracles, les Prévisionnistes, les Prospectivistes.

Les *Oracles*, sous l'Antiquité, apportaient la réponse donnée par les divinités aux interrogations humaines. Prennent aujourd'hui la posture d'Oracles des personnalités qui, au nom de leur autorité, de leur expérience ou tout simplement de leur extraordinaire culot, livrent dans les médias des messages et des prédictions hors normes. Leur ton décisif ajoute au crédit porté à leurs propos, la plupart du temps comminatoires : l'Oracle gagne d'autant plus en puissance qu'il se montre menaçant, vitupérant. Il est celui qui met en demeure. L'humanité n'a plus qu'à plier l'échine. Les derniers désastres se profilent à l'horizon... Dans la foulée des Oracles se pressent leurs disciples, les « survivalistes » qui, véritables cavaliers de l'Apocalypse, vont détruire tout ce qui peut rester d'espérance sur Terre. Le cinéma, la télévision sont devenus leurs terrains de jeu.

Les *Prévisionnistes* se veulent des modernes et n'ont d'autre culte que celui des mathématiques. Leur cible principale, pour ne pas dire exclusive : l'économie. Les banques, les organisations internationales, tous les lieux de pouvoir s'alimentent de leurs courbes, de leurs

graphiques, de leurs schémas. Ne s'est-on pas persuadé qu'une connaissance exacte de l'économie prévalait sur le politique et pouvait seule orienter les décisions stratégiques ? L'outil miracle serait-il infallible ? Dès le début du xx<sup>e</sup> siècle, les plus grands mathématiciens ont mis en garde contre la captation de leurs modèles par des disciplines, comme la météorologie et l'économie, aux variables trop nombreuses pour être jamais conceptualisées, pour être maîtrisées par des équations, par des algorithmes. On aurait dû les écouter : la prévision économique se caractérise aujourd'hui par d'extraordinaires ratés. L'électronique la sauvera-t-elle grâce à la puissance accrue des nouveaux calculateurs ? La complexité du monde finira-t-elle par être digérée par l'ordinateur-roi ? On prend les paris...

Face aux délires eschatologiques des Oracles et aux ambitions démiurgiques des Prévisionnistes, les ambitions des *Prospectivistes* paraissent bien modestes, et pourtant ces futurologues circonspects et rassurants ont le vent en poupe. La prospective a abandonné l'idée de prévoir quoi que ce soit de précis. Discipline compilatrice, combinatoire, elle se nourrit de tout ce qui lui tombe sous la dent : histoire, sociologie, économie, statistique, science-fiction. Elle produit des scénarios, c'est-à-dire des projections de développements possibles à partir de l'existant. À quoi sert-elle ? Que vise-t-elle ? Son objectif affiché est de l'ordre du conseil auprès des décideurs. La mise en perspective des conséquences probables de leurs décisions les aiderait à faire les bons choix. Les *Prospectivistes* élaborent des scénarios à moyen et à long terme : 2030, 2050, 2100... Ils n'hésitent pas à les actualiser en permanence, considérant que cette instabilité des résultats ne reflète pas la faiblesse de leur démarche mais leur sens des responsabilités... Quoi

qu'il en soit, la prospective s'est imposée comme un excellent antidépresseur chez les politiques, une sorte de formidable méthode Coué. Les augures l'ont dit : tout ira mieux demain si l'on adopte le plus prometteur des scénarios. La mode, depuis quelques années, est de publier des « tendances lourdes » pour évaluer les points de basculement majeurs, déterminants. Cette approche a permis à la prospective d'accroître son audience auprès des médias et de l'opinion publique.

Mais au fond, est-il possible de prévoir ce qui va advenir ? de dessiner par exemple le monde de 2025 ? À partir de quelle analyse ? En se fiant à quelle boussole ? Ou est-ce pure illusion ? Le but de ce livre est d'ouvrir une nouvelle voie.

### *Les Oracles*

Entamons notre galerie de portraits par les Oracles, ces futurologues qui retiennent l'attention des médias du fait de leur notoriété. Ils ne manquent pas, leur nombre augmente chaque année. Certains sont devenus célèbres et on les retrouve alors à la une des magazines populaires comme à celle de la presse spécialisée. Et ils ont d'autant plus de succès qu'ils annoncent davantage de catastrophes. La différence entre un astrologue et un futurologue est que le premier a intérêt à annoncer plus de bonnes nouvelles que de mauvaises pour trouver preneur de ses prédictions et que le second ne réussit pleinement son affaire que s'il annonce des désastres.

Faisons un saut en arrière, en 2012. Cinq années ont passé. Nous pouvons donc nous faire, rétroactivement, une opinion sur les plus fracassantes prédictions émises cette année-là. Une personnalité a alors marqué l'opinion : Henry Kissinger. Qu'est-il advenu de ses prophéties ?